Bodleian Libraries
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~1/U 7179 A.7~~

REP. F 12 469 (7)

LA PATRIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Douze exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 12 et Vingt-cinq exemplaires sur Hollande nnmérotés de 13 à 37.

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

LES DIX COMMANDEMENTS

La Patrie

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
9, RUE DE L'ÉPERON, 9

Tous droits réservés.

LES DIX COMMANDEMENTS

Tu t'aimeras toi-même.
Tu aimeras ta compagne.
Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfants.
Tu aimeras ton ami.
Tu aimeras les vieillards.
Tu aimeras ta profession.
Tu aimeras ta Patrie.
Tu aimeras la vérité.
Tu aimeras le devoir.
Tu aimeras Dieu!

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1965
OF OXFORD
LIBRARY

LA PATRIE

I

QUOIQUE EN FRANCE

Il faut avoir un peu le goût du paradoxe pour écrire sur la patrie en 1910, je dis pour en écrire en français. Dans tous les autres pays du monde, le patriotisme est plus fort qu'il n'a jamais été. Partout, même, il a pris ce que l'on peut appeler sa forme aiguë, c'est-à-dire la forme d' « impérialisme ». L'impérialisme consiste à aimer sa patrie comme faisait un Romain, c'est-à-dire à croire qu'elle est la patrie par excellence, qu'elle doit s'imposer au genre humain, que le genre

humain ne ferait que sage en se soumettant à elle et en s'incorporant à elle, et qu'en même temps que patriotique, il n'est qu'humain d'asservir le genre humain à sa patrie. Ainsi raisonnent, en assignant à leurs vœux une échéance plus ou moins proche, plus ou moins lointaine, les Anglais, les Américains, les Russes, les Allemands, les Japonais, les Italiens et les Grecs. La chose va si loin que les socialistes allemands, quoique sachant parfaitement que la victoire du socialisme a pour condition préalable la disparition des patries, sont forcés de se dire patriotes et qu'il suffit ainsi, comme en 1906, avec le concours ardent des instituteurs, de dresser l'idée de patrie contre les socialistes, pour leur faire perdre la moitié de leurs sièges parlementaires et pour les faire rétrograder de vingt ans. « Que voulez-vous, me disait à ce propos un politique français, *c'est un peuple* ».

En France, au contraire, l'idée de patrie glisse peu à peu dans le ridicule. Les instituteurs français la combattent avec énergie et même avec héroïsme ; car, si la France était conquise, du moins par tout autre pays que par la Belgique ou la Suisse, ne sachant qu'enseigner le français, ils perdraient leur gagne-pain au triomphe de leurs convictions ; les professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur sont, pour la plupart, je ne dis point antipatriotes, mais *au-dessus* de l'idée de patrie ; les ouvriers y sont, pour la plupart, indifférents, les bourgeois sont tièdes à cet égard, et les hautes classes ont les mœurs et l'esprit cosmopolites.

Cela ne serait pas très naturel de la part d'un peuple vaincu, si, précisément, le peuple français ne mettait un certain point d'honneur, ce me semble, à être antipatriote *parce qu'il a été vaincu*. D'une part, il n'est pas fâché que l'on

croie que, s'il a été vaincu, c'est parce que, se mettant au-dessus des questions de frontières, il ne tenait pas autrement à être vainqueur ; d'autre part, comme le peuple vaincu qui renonce à l'idée de patrie est toujours un peu ridicule et ne ressemble pas mal au renard qui a la queue coupée, le Français sent un vif plaisir à braver ce ridicule même et à ne pas être celui qu'on mène par la crainte de la risée, comme un enfant. Il s'affranchit du ridicule préjugé du ridicule. — Ajoutez à cela que le Français, par vanité, disons plus équitablement par estime de soi, est antitraditionniste, n'aime pas à penser servilement ce que ses pères ont pensé, et que la patrie est comme la tradition par excellence. — Ajoutez encore que le Français, par suite du reste de la même disposition d'esprit, est devenu antireligieux, et que la religion commune étant un des éléments ordinaires ou un des ferments ordinaires du

patriotisme, ce serait être suspect de sentiments religieux que d'être patriote, et c'est se montrer affranchi de sentiments religieux que de ne l'être point ou de l'être très froidement. Voilà des raisons qu'il faut comprendre.

Tout en les comprenant, j'analyserai, non sans complaisance, je l'avoue, l'idée de patrie, aussi consciencieusement que je pourrai le faire, comme une idée curieuse en soi et comme une idée jugée encore salutaire par la plupart des peuples du monde.

II

LA PATRIE MATÉRIELLE

Qu'est-ce que la patrie ? C'est l'attachement de l'homme à une certaine portion du sol terrestre où il est né et avec lequel il a des rapports plus étroits qu'avec le reste du monde. En principe et primitivement, c'est l'amour du connu et l'inquiétude de l'inconnu ; c'est l'amour de l'horizon familier aux yeux, confirmé par l'angoisse dont on se sent saisi quand l'horizon change. L'homme primitif ne se sent rassuré que dans son village ou à portée de son village. Il y a des ennemis ; mais il y a des amis et des alliés, et ailleurs il n'a que des ennemis, et c'est avec allégresse que, revenant d'une expédition ou d'une erreur lointaine, il

revoit fumer les huttes du pays où il est né. De cela, à travers toute la civilisation, il restera toujours quelque chose et même *l'élément essentiel de tout patriotisme*, quelque extension, quelque compréhension qu'il ait pu prendre. Toujours la patrie, la « grande patrie » sera comme le cadre de la petite, empruntant à celle-ci une grande partie de sa valeur et toujours, au retour des pays lointains, la grande patrie retrouvée donnera, surtout, la sensation de l'*acheminement* vers la petite. Ce que ce voyageur revoit dans les falaises du Havre, c'est son vallon du Limousin.

L'idée de patrie n'est pas *née*, mais a été *confirmée* de tout ce qui pouvait réveiller la pensée de l'intérêt commun, ou, tout simplement, de la vie commune. Une fête, une réunion générale de la peuplade, à la suite d'une victoire ou à l'occasion de la fin des moissons, ou de la fin des vendanges, donnaient l'idée d'une plus grande

famille, d'une fraternité étendue, de quelque chose qui, moins près de vous que votre femme, vos frères et vos enfants, était, comme eux, presque autant qu'eux, distinct de l'étranger craint ou suspect, et enveloppait votre famille et vous dans un cercle encore connu, encore reconnaissable et encore sympathique. Voilà la patrie primitive, voilà la patrie matérielle.

III

LA PATRIE SPIRITUELLE

Elle est déjà spirituelle, elle est déjà mystique, dès qu'à l'idée qu'on se fait d'elle, se mêlent souvenir et traditions. L'élément essentiel de la patrie spirituelle, de la patrie mystique, c'est le cimetière. Lamartine a dit pour l'éternité :

C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Le patriotisme, maintenant, est tout ce qu'il était tout à l'heure, mais il est, de plus, une union d'âmes de ceux qui vivent avec ceux qui ont vécu. Dans cette union d'âme, il entre le sentiment d'être du même sang, le sentiment d'avoir été élevé d'une certaine façon, dans certaines idées et certains sentiments qui se perpétuent et le sentiment de la reconnais-

sance : « Ce sont *nos pères* qui ont défriché cette colline, rendu praticable et exploitable cette forêt, desséché ce marais ». Remarquez qu'on ne sait plus quels pères, ceux de celui-ci ou de celui-là, qui ont fait ces choses. De cette ignorance, le sentiment de la patrie s'augmente, parce que je ne puis plus distinguer le souvenir de mes pères du souvenir de ceux de mes voisins, et que cela fait une solidarité de souvenirs, de respects et de reconnaissances, et que cette solidarité est le patriotisme lui-même.

Du souvenir à l'endroit des aïeux naît la prévision sympathique, la prévision attendrie de la postérité. On se dit : de même que j'ai le culte de ceux qui *m'*ont préparé cette place, et le culte de tous ceux qui *nous* ont préparé cette place, de même, ceux qui naîtront de *moi*, ceux qui naîtront de *nous*, auront envers nous ce culte, et je les aime de me sentir,

d'avance, aimé d'eux. D'où une seconde solidarité, celle de ceux qui sont avec ceux qui seront, et, au vers de Lamartine, on peut et l'on doit joindre le mot de Nietzsche, non moins beau et non moins vrai : « *Ubi pater sum, ibi patria* ». Et ces deux formules, si vous voulez les voir ensemble, dans une phrase magnifique, écoutez M. Jaurès : « Vous êtes attachés à ce sol par tout ce qui vous précède et par tout ce qui vous suit, par ce qui vous créa et par ce que vous créez, par le passé et par l'avenir, par l'immobilité des tombes et le tremblement des berceaux ».

IV

CRITIQUE DE L'IDÉE DE PATRIE

Cet amour du pays natal et cette solidarité sentie par ceux qui sont de ceux qui ont été, de ceux qui sont et de ceux qui doivent venir, suffit pour créer un patriotisme déjà complet, déjà vivace, et qui peut être éternel. Voltaire, qu'il est très intéressant de consulter ici, parce qu'on s'éclaire bien sur le patriotisme en examinant l'homme, entre tous les hommes, qui a été le plus radicalement étranger à ce sentiment, fait ironiquement cette question : « Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'Abraham ». Mais, il me semble que la patrie d'Abraham, c'était sa tribu, c'étaient ses pères, ses frères, ses compatriotes

et ses enfants et petits-enfants auxquels il n'est pas douteux qu'il ne tînt très fort. Demander quelle est la patrie d'un patriarche, est une question assez plaisante.

Voltaire insiste. Il ne peut pas imaginer quelle patrie peut avoir un Juif : « Un Juif de Coïmbre a-t-il pour patrie Coïmbre ? Il n'y trouve que des persécuteurs. Sa patrie est-elle Jérusalem ? Il a ouï dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont habité ce terrain pierreux et stérile, bordé d'un désert abominable, et que les Turcs sont maîtres, aujourd'hui, de ce petit pays dont ils ne retirent presque rien. Jérusalem n'est point sa patrie. Il n'en a point. Il n'a pas sur la terre un pied carré qui lui appartienne ». Mais d'où vient donc, alors, que les Juifs sont le peuple le plus patriote de l'univers, le plus attaché à tout ce qui est juif, le plus passionné pour tout ce qui est juif, le plus fanatique de tout ce qui est juif ?

C'est que la patrie, c'est la tradition, c'est que le patriotisme, c'est la solidarité dans le culte de la tradition. La patrie de ce Juif n'est ni Coïmbre, ni Jérusalem, guère plus l'un que l'autre ; sa patrie, c'est Israël. Et, précisément, ce qui fait la beauté du patriotisme et ce qui démontre combien grande en est la force, c'est qu'il n'est pas nécessairement attaché à un lieu et qu'il peut très bien s'attacher à une race et, attaché seulement à une race, être formidable.

Voltaire continue : « Ce mot de patrie sera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec qui ignore s'il y eût jamais un Miltiade, un Agésilas, et qui sait seulement qu'il est l'esclave d'un janissaire, lequel est esclave d'un aga, lequel est esclave d'un bacha, lequel est esclave d'un vizir, lequel est esclave d'un padisha que nous appelons à Paris le Grand Turc ? » Voltaire joue de malheur : il énumère comme sans patrie précisément les peu-

ples qui se sont montrés le plus ardemment patriotes et comme sans souvenirs patriotiques ceux qui ont justement puisé leur patriotisme dans leurs souvenirs. C'est parce qu'ils se sont crus les descendants des Miltiade et des Agésilas que les Grecs ont voulu être une nation et l'ont été.

Voltaire insiste : « Les moines oseraient-ils dire qu'ils ont une patrie? Elle est, disent-ils, dans le ciel. A la bonne heure ! Mais dans ce monde, je ne leur en connais point. » Voilà qui est moins absurde ; mais qui ne voit qu'il y a ici une dérivation de l'idée de patrie ; mais encore une manifestation très éclatante de ce sentiment ? La patrie du moine, c'est son ordre et il est y attaché aussi fort, aussi véhémentement que le juif à Israël et que le Grec à l'Hellade. La patrie, c'est la succession des hommes dans une organisation sociale qui vit de souvenirs et de traditions et du dévoû-

ment à ces traditions et à ces souvenirs. Le moine donne le type même du patriote, du patriote qui s'est créé une patrie en dehors des patries proprement dites, mais une patrie encore et très solide et très vivace.

A moins que Voltaire ne veuille parler des ermites, des solitaires. Mais les solitaires ont toujours été une rare exception et cette rareté même prouve combien l'homme a besoin de se sentir engrené dans une patrie, vraie ou artificielle, mais toujours dans une patrie, le plus souvent enracinée au sol, quelquefois vivant seulement d'une pensée commune et transmise et d'une organisation traditionnelle.

V

L'HISTOIRE DE LA PATRIE EST LA PATRIE

En outre du sol et de la tradition et, par suite, ce qui constitue la patrie, c'est encore l'histoire du pays. J'ai dit quelque part, assez justement : « La patrie, c'est l'histoire de la patrie. » L'historien peut n'être pas un patriote, il est, même malgré lui, semeur de patriotes.

Les cendres des martyrs sont précieuses
[graines,

a dit Aubigné.

Les souvenirs des aïeux consignés dans les livres des historiens sont précieuses graines aussi qui germent fatalement, pour la même raison, puisqu'on a dit de l'histoire : *pulvis veterum*

TAYLOR INST.

renovabitur. L'homme du moment actuel est comme raccordé à tous ses aïeux par ce qu'il entend dire et par la vive peinture qui lui est tracée de ce qu'ils ont fait

On me dira : « Pourquoi cela ? Ils ont fait du mal, ils ont eu des vices, ils ont fait des crimes ; ils ont été des scélérats. Il n'y a aucune raison pour que leurs gestes racontés créent de l'amour pour eux et par suite une solidarité entre eux et nous. » Ici intervient une suggestion de l'amour-propre qui ne manque jamais et qui empêche la vérité historique d'être nuisible au patriotisme et qui, tout compte fait, produit ce résultat que l'histoire entretient et ravive le patriotisme et ne le refroidit jamais. Vous savez parfaitement que, de votre père, à moins qu'il n'ait été absolument un coquin et un coquin à votre égard, vous ne vous rappelez que ce qu'il eut de bon. C'est qu'il est votre père et que le sentiment de la solidarité entre vous et lui, élimine

comme automatiquement tout ou presque tout ce qu'il eut de mauvais. De même, en lisant l'histoire, nous voyons tout le bon et tout le mauvais de nos aïeux ; mais en nous la rappelant nous ne voyons plus ou à bien peu près, que ce qu'ils ont de louable. Le reste, un peu naïvement, je le reconnais, nous l'attribuons « au temps », à « l'influence du temps », comme si un temps n'était pas tout simplement l'ensemble, le total des hommes qui ont vécu dans un temps. Mais enfin, il est ainsi ; nous rejetons sur une abstraction ce qu'il y a de condamnable dans la conduite de nos pères et nous leur tenons compte de ce qu'ils nous ont laissé de bons exemples et ainsi l'histoire nous pénètre d'une sorte de respect religieux pour nos ancêtres.

Il y a là un phénomène d'action et de réaction, comme en tant de choses. C'est notre sentiment de solidarité avec nos pères qui nous incline inconsciemment à ne les

voir qu'en beau et ne les voir qu'en beau redouble notre sentiment de solidarité avec eux.

Par ainsi, l'histoire est la grande génitrice de patriotes. Tout peuple qui en conquiert un autre a pour premier devoir envers lui-même d'interdire au peuple vaincu la connaissance de son histoire et de proscrire les historiens ou de les mettre hors d'état de nuire, ou de les acheter, un peu moins qu'ils ne s'estiment et un peu plus qu'ils ne valent.

Le philosophe antipatriote ne doit pas être historien, même sévère et doit maudire l'histoire. Aussi bien c'est ce qu'il fait. Il maudit au moins « l'histoire-batailles », « l'histoire des tueries » et il prie les historiens de ne faire que l'histoire de la civilisation et il élimine des manuels d'histoire à l'usage des enfants tout ce qui est récit militaire. Il est très superficiel. Il ne comprend pas que ce n'est pas tant l'histoire des « vic-

toires et conquêtes » qui verse le patriotisme au cœur des enfants et des hommes, que ce n'est l'histoire elle-même, l'histoire quelle qu'elle soit et l'histoire en soi ; il ne comprend pas que ce qui crée la fierté nationale c'est l'histoire des grands hommes quels qu'ils soient et que cette fierté nationale mettra les armes à la main aux concitoyens, dès qu'ils verront la patrie dont ils sont fiers, attaquée ou menacée dans sa sécurité ou dans son honneur. Il devrait proscrire l'histoire elle-même, l'histoire tout entière et ne laisser subsister que la géographie, moins les frontières. Je ne doute pas, du reste, qu'il n'en arrive là très prochainement.

En attendant, les historiens sont des semeurs de patriotes, même belliqueux.

VI

LA RELIGION

Un autre élément essentiel du patriotisme, c'est la religion; seulement il arrive qu'elle est aussi élément de tout le contraire et il faut distinguer. Quand la religion commune, d'abord est *unique* dans un peuple, ensuite se rattache à ses origines et à ses premiers développements, elle est un élément extrêmement puissant du patriotisme et elle se confond avec lui. Le Romain ne savait pas s'il aimait Rome ou s'il aimait la religion romaine ; il aimait le tout en bloc et d'un seul amour. Il aimait sa nation divine et ses Dieux nationaux « *Dî patrii indigetes* ». L'Athénien ne savait pas s'il aimait Athènes ou Athénê ; aussi bien l'une et l'autre étaient si

bien confondues qu'elles portaient le même nom. La religion était la patrie, la patrie était la religion. C'est pour cela qu'il n'y avait ni à Athènes, ni à Rome de liberté religieuse, liberté religieuse signifiant liberté à l'égard de la patrie et liberté à l'endroit de la patrie étant sédition. C'est pour cela que les Athéniens condamnaient à la mort ou contraignaient à l'exil Anaxagore, Socrate et Aristote. C'est pour cela que les Romains persécutaient les chrétiens. Patrie et religion se confondant, qui était destructeur de la religion était destructeur de la patrie. Socrate est le Michel Servet des Athéniens. La religion, chez ces peuples-là, n'est qu'une des faces de la patrie, ou plutôt elle en est le cœur.

Mais lorsque, dans un pays, il y a plusieurs religions, précisément parce qu'une religion est une patrie, la patrie religieuse peut faire tort à la patrie nationale. Une guerre de religion n'est pas autre chose

que ceci : des citoyens qui, dominés par leur sentiment religieux, préfèrent leur patrie religieuse à leur patrie nationale et oublient complètement leur patrie nationale en faveur de leur patrie religieuse. Un catholique français du XVIe siècle qui fait appel à l'espagnol, un protestant français du XVIe siècle qui fait appel à l'allemand n'est pas un sans-patrie. Il est patriote comme un Athénien ou comme un Romain ; seulement ayant deux patries séparées, ou lieu d'en avoir, comme le Romain, deux se confondant en une, c'est-à-dire une seule, il est bien forcé de choisir. Un patriote, un « nationaliste » du XVIe siècle est un homme qui est forcé de mettre sa religion au second rang. L'homme le plus patriote de ces temps-là, c'est Henri IV, qui pouvant, en se donnant quelque mal, faire la France protestante, mais croyant qu'il a des tâches plus grandes à remplir, se fait, lui, catholique, parce que le

catholicisme est la religion de la majorité des Français. — C'est qu'il est ambitieux et c'est qu'il est sceptique — J'en doute peu; mais encore son acte fut patriotique au suprême degré.

J'ai toujours été étonné que les chrétiens de l'empire romain, qui étaient accusés par les fonctionnaires de l'empire d'être séditieux, ne l'aient pas été en effet — ils l'ont été ; mais très peu — n'aient pas refusé le service militaire, très contraire à l'enseignement de leur maître, etc. C'est un exemple très curieux, unique peut-être à ce degré, à ce degré d'ensemble, de *deux patries* aimées et servies en même temps. Cela venait, évidemment, de l'immense prestige de Rome, de sa vertu civilisatrice, de ce fait, aussi, que nulle puissance laïque organisée n'existait dans le monde à qui les chrétiens pussent faire appel et sur qui ils pussent s'appuyer. Encore m'étonné-je qu'il n'y ait pas eu des essais au

moins, des tentatives de scission, qu'il n'y ait pas eu des Sertorius ou des Spartacus chrétiens. Ce serait à croire de deux choses l'une : ou que les chrétiens ont compris le sens profond du mot : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu », et c'est-à-dire ont compris toute la société moderne dans laquelle l'*individu existe* et ne donne à l'Etat qu'une partie seulement de lui-même, mais, du reste, lui donne cette partie avec une entière loyauté ; — ou qu'ils ont compris que le meilleur moyen de conquérir l'*Empire lui-même*, était de le persuader de la parfaite fidélité des chrétiens et de ceci que l'intérêt même de l'Empire était de se convertir au christianisme et de réaliser, dans le christianisme, l'unité politico-religieuse qui avait été réalisée autrefois dans le paganisme. Il est douteux que les chrétiens aient eu tant d'avenir dans l'esprit et, sur-

tout, tant de diplomatie ; mais l'événement s'est produit comme s'ils avaient eu ces adresses.

Toujours est-il que la religion, selon les cas, est un facteur de patriotisme ou un destructeur de patriotisme. C'est ce qui explique parfaitement qu'un « Romain » comme Montesquieu, et aussi un libéral comme Montesquieu, estime que, quand une religion d'origine étrangère ne s'est pas encore introduite dans l'Etat, on doit l'empêcher d'entrer, et que, quand elle s'y est introduite, on doit la tolérer. L'empêcher d'entrer quand elle n'est pas encore dans la place, voilà pour le « Romain », qui sait très bien que deux religions dans un pays, c'est pour porter atteinte au patriotisme ; la tolérer quand elle s'est introduite, voilà pour le libéral, qui sait aussi que persécuter une religion existante, c'est faire des émigrés à l'extérieur, ou des émigrés à l'intérieur et, de ce qui est encore, partiellement au moins,

TAYLOR I.

une force nationale, faire une force intégralement antinationale.

La question n'a plus deux faces pour nous, et tous les peuples où il existe plusieurs religions et plusieurs doctrines philosophiques, doivent se persuader : 1° que les religions, dans ces conditions, ne sont plus, ou ne sont plus guère, des éléments de patriotisme ; 2° qu'encore a-t-on dans la nation une moindre quantité de patriotisme en en persécutant une, deux ou trois ; 3° et que le moyen qu'elles soient toutes patriotes, c'est de les rattacher toutes à la patrie par le bienfait qui consistera à les laisser toutes également libres.

VII

LA LANGUE

La langue commune est encore un facteur de patriotisme extraordinairement puissant, à ce point que quelques-uns ont cru que c'était le plus important de tous. Des exemples éclatants montrent qu'il ne faut pas aller jusque-là. Les Etats-Unis d'Amérique parlent plusieurs langues et à très peu près toutes les langues d'Europe. Ils n'en sont pas moins un des peuples les plus patriotes de l'Univers, peut-être le plus patriote ; parce qu'ils ont une histoire héroïque dont ils sont fiers, et les Américains, avant tout, sont des Washingtoniens ; — parce qu'ils ont une situation dans le monde dont ils sont fiers ; — parce qu'enfin, ils

ont des institutions qui leur font honneur, et, au fond du patriotisme américain, il y a ceci : « Nous sommes la plus grande République que le monde, moderne ou antique, ait jamais vue ». L'unité de langue n'est point nécessaire à ces gens-là. De même, la Suisse parle trois langues et est très patriote et *a son unité*, qui résulte pour elle de ses souvenirs historiques et de son attachement à une constitution politique sur laquelle toutes les parties qui la composent, sont d'accord.

Il n'en est pas moins vrai que la langue commune est un lien national extrêmement fort. D'abord, rien ou presque rien ne fait ou ne laisse un homme étranger à vous, distant, lointain, comme la difficulté plus ou moins grande de l'entendre et de se faire entendre de lui, et, par conséquent, elle creuse un fossé, toujours profond, entre l'étranger et vous. Un Français, qui a épousé une étrangère,

dit après dix ans : « Il n'y a pas encore intimité d'idiôme entre elle et moi ». Une mère, très exagérante et fort condamnable, quoique excusable encore, me disait de son fils revenant d'Angleterre : « Il me semble moins à moi depuis qu'il parle si bien l'anglais. Mon cadet n'ira point là-bas ».

Ensuite et surtout, la langue est un lien national très fort parce qu'elle crée et porte avec elle, de génération en génération, des façons de penser et impose, aux générations qui viennent, les façons de penser des générations d'autrefois. Une langue est un moule à idées, et l'enfant qui apprend un mot, hérite une idée traditionnelle. Il y aurait moins de despotistes, en France, si le mot « souveraineté » n'existait pas. Du moment qu'il existe, l'idée qu'il ne doit pas y avoir de souveraineté ne peut pas entrer dans un cerveau français et, au contraire, l'idée qu'il doit y avoir un souverain, et

ce fut, autrefois, le roi, et c'est, maintenant, le peuple, est indéracinable. Le mot impose l'idée, et l'idée implique la chose, implique que l'idée doit se réaliser en un objet.

S'il en est ainsi, la vraie solidarité, la plus nette, du moins, entre les morts et les vivants d'une nation, c'est proprement la langue qui la crée, qui la maintient, qui la prolonge et qui l'éternise. Une des raisons pour laquelle l'Italie *a toujours existé*, c'est qu'elle parlait une même langue. « L'Italie, disait ce diplomate, n'est qu'une expression géographique » ; elle était plus : elle était « tous les pays où résonne le *si* ». Une des raisons pour laquelle la Grèce a toujours existé, c'est qu'elle n'avait pas oublié la langue grecque, et, à la fois, action et réaction, elle n'oubliait pas la langue grecque, parce qu'elle avait des souvenirs, et le fait de parler cette langue, vivifiait, rajeunissait et éternisait les souvenirs.

On ne saurait avoir une langue trop particulière si l'on veut rester nation très caractérisée, et les Allemands sont patriotes en conservant les lettres gothiques ; on ne saurait avoir une langue trop indéterminée si l'on a des tendances humanitaires, et je comprends que les humanitaires français soient pour la simplification de notre orthographe, et les nationalistes pour le maintien intégral de ses étrangetés. Je demande qu'on me pardonne d'être, à ce point de vue seulement, avec les humanitaires.

La langue d'un peuple, ce n'est pas son âme, comme on a dit, mais, plus précisément, c'est le tour même de son intelligence, comme le style d'un auteur est, non pas sa pensée, mais la façon dont sa pensée marche. Cela va si loin, que c'est par la langue qu'un peuple conquis conquiert son conquérant. Le conquérant, pour se faire entendre de ses sujets, plus nom-

breux, parle leur langue, et, en parlant leur langue, prend leurs façons de penser, et, en prenant leurs façons de penser, prend leurs mœurs. A quoi se mesure la force constitutionnelle, pour ainsi dire, la force de tempérament d'un peuple ? A ceci : il force les conquis à parler sa langue (Romains), ou il est amené à parler la langue des conquis (Francs). Dans le premier cas, il est vraiment conquérant, c'est-à-dire assimilateur ; dans le second, il n'est que vainqueur d'un jour, mais véritablement conquis, c'est-à-dire assimilé. Les peuples résistants se reconnaissent à ceci, qu'ils n'abandonnent jamais leur langue et que leur langue ne les abandonne jamais. Il y a une très véritable incorporation, non seulement de celle-ci en eux, mais d'eux en elle. Elle les pétrit et ils la sculptent.

Il est à remarquer que le temps où un peuple est prospère, puissant et glorieux, est le temps aussi où, particulièrement fier de sa langue,

il la surveille, la voulant pure et belle, avec le plus de sévérité et de jalousie. Cela est vrai d'Athènes, de Rome, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Espagne. A ce titre, le grammairien est un patriote et, à son degré, un « père de la patrie ». Qui mérite bien de la langue, mérite bien du pays lui-même. On sait qu'à considérer cela, n'en doutons point, il y a des grammairiens et des puristes même parmi les paysans, qui n'admettent pas telle façon de parler étrangère à leur contrée et inconnue de leurs pères, qui admettent qu'on enseigne, à leurs enfants, le français des villes; mais qui veulent que, quand on parle patois, on le parle bien. Aussi bien, et étymologiquement, patois et pays sont synonymes; il est naturel que l'amour de l'un se confonde avec l'amour de l'autre.

La langue, pour tout dire, est la tradition, est le vêtement, plus que le vêtement, le moule, plus

que le moule, le corps de la tradition ; elle lui donne tous ses accents et tous ses gestes, ces gestes qui, comme on sait, vont jusqu'à l'âme comme ils en viennent, et finissent par modeler, à leur tour, l'âme qui les inspire.

VIII

LES ARTS

La littérature et les arts, sur quoi j'insisterai moins, tant la chose est peu contestée, sont une partie, et une partie constituante du patriotisme, puisqu'ils entrent dans sa tradition et ses souvenirs. Il y a ceci seulement à remarquer, que ce sont les arts qui sont patriotiques, et non les artistes qui sont patriotes, ou, plutôt, que les arts sont plus patriotiques que les artistes ne sont patriotes. En général, quand on naît patriote, ou quand on le devient vers douze ou treize ans, ce n'est pas par les arts qu'on songe à bien mériter de sa patrie ou à la servir. Tout jeune patriote songe à être soldat ou

homme d'Etat, et le jeune futur artiste ne songe qu'à son art, qui lui est, déjà, une sorte de patrie. Les artistes eux-mêmes, arrivés à la profession de leur art, sont très souvent, je ne dis pas indifférents, mais relativement peu sensibles, peu passionnément sensibles à l'idée de patrie. Je n'oublie, certes, ni Henri Régnault, ni David d'Angers ; mais, enfin, les ateliers d'artistes ne sont pas spécialement des foyers de patriotisme.

J'en dirai autant des hommes de lettres, avec les mêmes réserves et les mêmes tempéraments. On sait assez que si Victor Hugo a été patriote très ardent, Lamartine, *tantôt* donnait de la patrie la définition la plus sublime, que j'ai rapportée, *tantôt* déclarait en vers tout aussi beaux, du reste, que les nations sont un mot pompeux, pour dire barbarie, que l'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ; « que tout homme est du pays de son intelligence et concitoyen de

tout homme qui pense » ; et que Musset, *tantôt* écrivait *le Rhin allemand*, *tantôt* disait : « Vous me demandez si j'aime ma patrie ; oui, j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie » ; que Henri Heine et Nietzsche ont, ou affectent pour leur pays une animadversion persistante ; etc.

La raison de cela est que le grand artiste, ou celui qui veut le devenir, se sent, en effet, comme faisant partie d'un monde qui dépasse les frontières ; il sent qu'il a une patrie qui s'appelle la civilisation ; il peut difficilement s'empêcher de penser que, s'il s'appelle Lamartine, il est bien plus proche parent de Gœthe que de l'industriel un peu borné qui est son voisin, mais qui est absolument incapable de le comprendre. Souvent, aussi, — c'est le cas de Heine et surtout de Nietzsche, il est beaucoup plus apprécié dans un pays autre que le sien que dans le sien même, et alors, il lui faudrait une vertu sin-

gulière pour n'avoir point un peu de détachement à l'égard du sien.

Mais, quoi qu'ils fassent ou quoi qu'ils pensent, ils sont au premier rang de ceux qui créent la patrie et qui la maintiennent et qui la prolongent. C'est dans la fierté qu'elles puisent dans leurs œuvres, que les générations qui les suivent, que « cette race nouvelle », comme dit Corneille, puisera ou retrempera, et ravivera son amour de la patrie.

J'ai dit, même, qu'ils sont de ceux qui créent la patrie, et ce n'est pas une hyperbole. Les artistes et les poètes italiens du XIVe et du XVe siècle étaient très loin, pour la plupart, de songer à l'Italie une. Ils la créaient, cependant. L'Italie existait en puissance dans leur sein. Le moment devait arriver où un peuple prendrait conscience de lui-même, au point de vue politique, dans ce fait qu'il existait déjà, très connu et illustre dans toute la terre, comme peuple

littéraire et artistique et comme premier peuple littéraire et artistique de l'Univers. La Renaissance contenait le *risorgimento*.

IX

LA SCIENCE

Il en va de la science et des savants comme de la littérature, des beaux-arts, du littérateur et des artistes. Sauf les inventeurs d'engins militaires, on peut dire que jamais un savant qui poursuit une invention ou une découverte ne songe à sa patrie. Il ne songe qu'à sa découverte ou à son invention ; il ne songe qu'à la science, quelquefois à la gloire. Il est même très bon qu'il en soit ainsi ; car la patrie est un intérêt et la recherche scientifique doit être désintéressée. Elle doit être une sublime curiosité. C'est seulement à cette condition qu'elle cherche non pas toujours des objets prochains et dont on espère quelque chose ;

mais qu'elle cherche tout, qu'elle cherche n'importe quoi, qu'elle cherche quoique ce soit qu'il lui parait curieux de chercher et qu'il lui semble qu'il serait agréable de découvrir. Ce qui a permis aux navigateurs de faire le point, je veux dire la théorie des sections coniques, a été trouvé un millier d'années avant l'application qu'on en a fait et par conséquent a été cherché pour soi-même et non pour un résultat. Le savant dit : « Le résultat viendra plus tard, très probablement ; peut-être il ne viendra pas. Il n'importe point, la connaissance est belle par elle-même ».

Donc, le savant, quelque patriote qu'il soit par devers lui, on sait si Pasteur l'était, comme savant ne songe aucunement, ou infiniment peu à sa patrie.

Mais en revanche, comme le grammairien, comme l'artiste, comme le littérateur, il la crée et un Français, quand il se dit Français, songe autant à ceci qu'il

est le compatriote de Berthelot et de Pasteur qu'à ceci qu'il est le compatriote de Victor Hugo et de Corneille. Plus peut-être, selon les cas; parce que si la science ne poursuit pas les résultats pratiques, il arrive qu'elle les atteint merveilleusement. Alors la reconnaissance patriotique est excitée par une grande découverte beaucoup plus profondément que par une grande œuvre littéraire. Un petit journal ayant mis au concours cette question : « Donner les noms des dix plus grands Français du XIXe siècle », le nom de Pasteur sortit le premier et à une grande distance du second; Chateaubriand ne venait que beaucoup plus loin. La foule avait jugé, avec quelque bon sens, qu'il est plus beau de supprimer les martyres que de les décrire. Les savants, dans un peuple, sont des facteurs très importants de patriotisme.

Que les grands artistes et les grands savants contribuent ainsi et

puissamment à une œuvre à laquelle ils ne tiennent pas avec véhémence et à laquelle, parfois, ils ne songent pas, c'est un point très curieux de la question des rapports de la foule avec l'élite. Sommairement et en général et toutes exceptions réservées, l'élite ne *se sent pas* dans la foule et la foule prend conscience de soi dans l'élite. L'élite, en quoi, du reste, elle se trompe bien, ne croit pas qu'elle ait ses racines dans la foule et pense exister distinctement. La foule n'a pas, sans doute, une idée très distincte de l'organisation aristocratique du genre humain voulue par la nature elle-même. Elle ne se dit point que *humanum paucis vivit genus* a un sens qui est : « le genre humain vit pour quelques uns » et un contre sens qui est : « le genre humain vit *par* quelques-uns » et que c'est le contre sens qui est la vérité. Elle ne se dit point que ce sont les savants qui ont arraché l'humanité à la dent des fauves et qui lui ont

appris à se nourrir de pain et qui lui ont donné ses habitations et son armée; que ce sont les philosophes, prêtres ou autres, qui lui ont donné ses justes et saines règles de vie ; que ce sont les artistes qui l'ont armée contre le dernier et peut-être le plus terrible et toujours renaissant fléau, à savoir l'ennui. Elle ne se dit point que ceci est l'organisation aristocratique naturelle, inévitable par conséquent, éternelle, telle enfin qu'à y vouloir échapper, l'humanité, tout simplement, se détruirait. Elle ne se dit point ces choses ; mais cependant elle les sait d'une manière confuse; surtout elle admire la force et est comme fascinée par elle et d'une façon générale, elle s'unit de cœur aux bienfaiteurs du genre humain et particulièrement, dans chaque nation, elle épouse avec une sorte d'ivresse ceux qui, bienfaiteurs du genre humain, portent, cependant, le même nom qu'elle, ont vécu sur le même sol, ont parlé la

même langue, ont eu approximativement les mêmes mœurs et les mêmes manières de sentir.

Ce lien est très fort. Devant la cathédrale de Strasbourg, Gœthe s'est écrié : « Ceci n'est point de l'architecture *gothique*, ce qui ne signifie rien. C'est l'architecture allemande (il le croyait), c'est l'architecture inventée par les Allemands ; il faudra toujours l'appeler l'architecture allemande... » Gœthe trouvait dans une œuvre d'art un ferment de patriotisme conforme à sa nature, un ferment artistique de patriotisme. La foule fait de même et elle se sent attachée à la patrie par les belles œuvres que « les pères » ont laissées derrière eux.

X

TACHE DE L'ANTIPATRIOTISME

Voilà tous les éléments, ce me semble, dont la patrie est faite. Il importera donc essentiellement, si l'on veut, où que ce soit, d'extirper l'idée de patrie, de supprimer les sciences, les lettres, les arts, la langue particulière parlée par le peuple mis en traitement, sa religion s'il n'en a qu'une, son histoire et ses historiens, ses monuments et et autant qu'on le pourra, sa mémoire.

Restera le sol, qu'on ne peut pas supprimer, mais qui, je le reconnais, sera peu dangereux, ne donnant que la sensation, et actuelle, de la petite patrie, du clocher, tout au plus de la province.

La tâche est énorme ; mais je

concède qu'il suffit d'en accomplir une partie pour qu'un bon résultat anti-patriotique soit obtenu.

Par exemple, si l'on arrive à bien persuader au peuple que la supériorité intellectuelle est anti-démocratique et extrêmement dangereuse pour la démocratie ; si l'on arrive à lui persuader que la religion est une fourberie et une puérilité ; si l'on arrive à lui persuader qu'il ne faut apprendre que l'histoire des cinquante ou soixante dernières années ; surtout si l'on arrive à lui persuader que les hommes d'autrefois, tous paralysés de sentiments religieux, tous abêtis de sentiments monarchiques, n'ayant, du reste, qu'un art et une littérature d'emprunt, sans originalité, sans puissance et sans virilité, étaient des êtres assez bas dans l'échelle de l'animalité, dont il y a lieu de rougir plutôt que d'être fiers, qui nous sont complètement étrangers et dont le mieux est de ne s'occuper aucunement ; cela suffira pour ren-

dre un peuple à peu près apte à être conquis par un autre qui n'aura pas les mêmes sentiments, ou partagé entre plusieurs autres qui ne seront pas aussi avancés dans le chemin du progrès.

XI

PATRIOTE MALGRÉ QU'IL EN AIT

Remarquez que c'est ce patriotisme par souvenir, par traditions et par désir de faire passer la tradition de nous à ceux qui nous suivent qui permet d'aimer sa patrie même quand on ne l'aime pas, ce qui, au point de vue patriotique, est essentiel, nécessaire et indispensable. Je sais tel Français qui raisonne ou plutôt qui sent, ou plutôt qui sent et qui raisonne ainsi : « Je n'aime pas la France. Comment pourrais-je l'aimer ? Toutes les idées que j'ai, elle les repousse ; tous les sentiments que j'ai, elle les méprise ; tous les cultes que j'ai gardés, elle les bafoue. Et encore comment pourrais-je l'aimer ? Elle me hait. Je cherche à m'élever par

l'exercice de mon intelligence, par mon savoir, par mon labeur, par mon caractère un peu au-dessus du commun niveau. A ce titre, elle me hait, faisant profession de détester toute supériorité ou tout homme qui vise à être supérieur à la moyenne. Et encore, comment pourrais-je l'aimer ? Elle ne s'aime pas. Elle se renonce. Elle ne tient pas à être elle-même. Elle ne tient pas à être elle-même plus qu'à être autre chose. Le patriotisme à l'égard d'un pays qui n'est pas patriote, l'amour d'une patrie qui ne se sent point patrie et qui ne tient pas à en être une est un contre-sens... Avec tout cela, je l'aime ; j'y suis profondément attaché. J'aurais un grand crève-cœur à devenir Anglais ou Allemand par force ou même Américain par libre choix. En vérité, pourquoi cela ? Parce qu'il y a toute l'ancienne France dont je suis fier d'être le fils, de porter le nom, de parler la langue, de fouler le sol ; parce que si cela m'est

très désagréable d'être le compatriote de M. un tel et de M. un tel, j'ai cette ingénuité d'être très heureux de me sentir le respectueux compatriote de Descartes, de Corneille, de Pascal et de Montesquieu. Voilà pourquoi je suis patriote à mon corps défendant et en me reprochant et en me raillant de l'être.

— « Evidemment, lui dis-je. Il y a certaines prétendues haines qui ne sont jamais et qui ne peuvent être que des dépits amoureux ».

XII

GRANDE PATRIE ET PETITE PATRIE

On s'est demandé souvent si dans une grande nation l'amour naturel d'un homme pour son « petit pays » n'était pas de nature à contrarier son attachement pour la grande patrie ou si au contraire l'un est confirmatif de l'autre. La vérité me semble être que si la grande patrie respecte avec une sorte de piété, avec *amour*, les mœurs particulières, les habitudes particulières, le caractère et le tempérament de la province, l'homme de cette province ne trouvera que des raisons d'aimer la grande patrie, la patrie lointaine. Où l'on est aimé là est la patrie. Le provincial a une raison d'aimer la grande patrie, à savoir la fierté

d'en être. Que cette raison ne soit pas contrariée par une sorte d'hostilité, surtout par une manière de mépris de la part de la grande patrie, il n'aura que des motifs de superposer à son amour pour sa province une affection vive pour la grande patrie, protectrice, pour ainsi parler, de la petite.

Les Romains, passés maîtres dans l'art de conquérir, considéraient toujours les vaincus comme des adoptifs. Dès que la pacification était à moitié faite, ils accordaient le droit de cité romaine au peuple hier encore ennemi, aujourd'hui encore à moitié rebelle. On voit que cela ne leur a point mal réussi.

Ce qui a moins réussi peut-être c'est l'habitude de certain peuple de railler les traits ethniques des provinces lointaines, l'accent tudesque de l'une, l'accent méridional de l'autre. Cela ne souffre pas de grands inconvénients tant qu'on est puissant, tant qu'on est prospère,

tant qu'on est vainqueur ; au jour du revers on s'aperçoit qu'on est moins aimé que l'on n'aurait cru et que l'assimilation n'était qu'à moitié faite. Dans le cas contraire, la province devient souvent, comme la Gaule pour les Romains, le plus solide rempart de la métropole.

Je trouve Voltaire étrange quand il écrit : « Une patrie est un composé de plusieurs familles ; et comme on soutient communément sa famille par amour-propre lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie. Plus cette patrie devient grande moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine ». Comment se fait-il donc que les patries les plus aimées ont été les plus grandes, l'empire romain, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis d'Amérique, l'Allemagne ? Le fait me paraît incontes-

table. La raison du fait est que l'amour de la patrie est surtout une fierté et que si fier que l'on soit, faiblesse humaine, d'un pays qui vous a donné le jour et parce qu'il vous a donné le jour, on l'est encore plus d'un grand pays, honoré, respecté, redouté, auquel on a l'honneur et pour ainsi dire la noblesse d'appartenir.

Les rapports de la petite patrie avec la grande sont très complexes. Tantôt il y a une certaine jalousie du provincial à l'égard de la grande patrie qui fait la petite plus petite qu'elle ne serait peut-être si la grande n'attirait pas à son centre toutes les forces vives de la nation. Tantôt il y a reconnaissance à l'égard de la grande patrie pour les services multiples que, parce qu'elle est forte, elle rend continuellement à la petite. *Le plus souvent*, plus on aime sa petite patrie plus on aime la grande, parce que le patriotisme est beaucoup plus altruiste que ne le croit Voltaire ;

il est égoïste sans doute ; il participe de « l'amour-propre », mais il ressortit à une tendance qui consiste à aimer *tout ce qui nous ressemble*, tout ce qui a des analogies proches avec nous, tout ce qui a avec nous des liens de sympathie facilement reconnaissables, tout ce qui peut nous rendre des services et tout ce à quoi nous en pouvons rendre, tout ce qui, en un mot, fait société avec nous. Or, ce sentiment, du moment que nous l'éprouvons pour notre ville de province, nous l'éprouverons nécessairement pour la vaste association qui est la patrie, pourvu qu'elle ne soit pas pour nous une marâtre.

Ce sentiment, il faut déjà qu'il soit très fort pour embrasser une ville, une province, pour sortir de chez soi ; et du moment qu'il est assez fort pour cela, il le sera certainement assez pour embrasser une grande nation illustre et bienfaisante. En général celui qui ne sent rien pour sa grande patrie ne

sent rien non plus pour la petite et n'est qu'un de ces hommes qui n'étendent pas au delà d'eux-mêmes leurs sentiments de bienveillance. Nous voyons de nos jours un homme passionné pour sa petite patrie, un fanatique de la petite patrie, M. Barrès, être un grand patriote à n'y rien souhaiter.

Le plus souvent et pour la raison que je viens de dire, le « petit patriotisme » ne fait pas scission avec le grand, il le redouble. Le Lorrain que je viens de nommer voudrait que la Lorraine fût passionnément dévouée à la France et que la France fût passionnément dévouée à la Lorraine, en quoi il n'y a rien absolument d'inconciliable.

Un des moyens pour que la grande patrie soit aimée de tous est donc qu'elle soit dévouée à tous, bienfaitrice pour tous, et un des moyens qu'elle a d'être bienfaitrice pour tous consiste à appeler tous à la participation du gouvernement. Ici

Voltaire, à travers tant de sottises, a rencontré juste en dix lignes sur deux cents : « Qu'est-ce donc que la patrie? ne serait-ce pas par hasard un bon champ dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : « Ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi ; j'y vis sous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre ; *quand ceux qui, comme moi, possèdent des champs et des maisons s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée, je suis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la souveraineté; voilà ma patrie.* » A la bonne heure et l'on se demande comment Voltaire, ayant vu cela, ait dans tout le reste de son article nié l'idée de patrie, ou l'ait considérée comme un préjugé ridicule ou comme un sentiment factice.

L'idée de patrie est l'idée de réciprocité de services rendus. Comme dépôt de civilisation et

comme atelier de civilisation, et d'une civilisation *à mon usage*, la patrie me rend d'immenses services ; comme citoyen utile je lui en rends autant que je peux ; à ma sécurité elle pourvoit ; à sa sécurité je veille ; à son organisation, à son bon aménagement, je participe par mes avis et par mes votes ; il y a famille constituée qui est elle et dont je suis membre. Et maintenant pourquoi ne l'aimerais-je que quand elle est petite et pourquoi « plus elle sera grande moins je l'aimerai ? » Je n'en vois pas du tout la raison.

XIII

OBJECTIONS

Les objections contre l'idée de patrie sont les suivantes. On dit : « La preuve que l'idée de patrie ne repose sur rien de précis ni de stable, c'est que la patrie change dans le temps, au gré des conquêtes, de telle sorte que le pays, que votre devoir de patriote était de haïr, *devient* celui que votre devoir de patriote est d'aimer. Vous êtes Breton, votre devoir de patriote est d'aimer la Bretagne et de détester la France. La France conquiert la Bretagne ; la Bretagne est incorporée à la France. Votre devoir de patriote est maintenant d'aimer la France. Un sentiment qui doit ainsi changer d'objet est une pure convention et c'est bien maintenant le cas de dire : où est la patrie ? Moi,

Bavarois, j'ai couru aux armes en 1866 pour défendre la Bavière contre la Prusse ; je devais aimer la Bavière contre la Prusse ; maintenant c'est la Prusse que mon devoir de patriote me commande d'aimer contre la Bavière, oui, me commanderait d'aimer contre la Bavière si la Bavière s'insurgeait, donc me commande, en puissance, d'aimer contre la Bavière. Où est le devoir, où est le patriotisme, où est la patrie ? »

L'objection semble forte ; elle n'est que spécieuse. Qui a dit jamais que le patriotisme fût absolu et n'eût pas à modifier ses démarches, je dis ses démarches seulement, selon les circonstances ? C'est ici que ce que nous avons dit sur les rapports de la petite patrie et de la grande va nous servir et va nous éclairer. Ce qu'il faut aimer *absolument*, c'est son petit pays ; voilà ce qu'il y a d'absolu dans le devoir patriotique et aussi dans le sentiment patriotique et aussi dans l'idée de patrie. Mais ce petit pays est

absorbé dans un grand. Que devez-vous faire ? Tant que cette absorption n'est pas définitive, lutter pour votre petite patrie. Quand cette absorption est évidemment définitive, aimer votre petite patrie dans la grande et à cause de votre petite patrie servir la grande avec fidélité.

— Mais je ne peux pas l'aimer ?

— Non ; mais ce sera l'affaire de vos fils ou de vos petits-fils, de ceux qui n'auront vu leur petite patrie que dans la grande. Or qu'est-il arrivé ? Le patriotisme a changé de démarche, d'attitude, de manière de faire. A-t-il changé de manière d'être ? Non. Il consiste toujours à aimer son petit pays, *comme on peut l'aimer*. A-t-il changé d'objet ? Non. Il consiste toujours à aimer son petit pays. Voilà le fond des choses et voilà prouvé que les vicissitudes de l'histoire ne changent rien à ce fond des choses.

Maintenant, pour entrer un peu dans les détails, il faut dire que ce

devoir patriotique, variable en ses démarches, immuable en son objet, peut, selon les cas, imposer des obligations très différentes. Vaincus, vous avez été *asservis* ; on vous a traités indéfiniment en esclaves, on ne vous a jamais donné le droit de cité, on ne vous a jamais admis à participer au gouvernement de votre nouvelle patrie. Dans ce cas votre résistance, telle qu'elle pourra être, doit être éternelle ; car vous n'avez pas le moyen *d'aimer pratiquement votre petit pays dans le grand.*

Au contraire, celui qui vous a vaincus, peut-être pour de véritables nécessités de politique auxquelles il ne pouvait pas se soustraire, vous relève et vous met de plain-pied en égalité avec lui. Dès lors, sinon la première génération, du moins la seconde ou la troisième pourra aimer la nouvelle patrie que l'histoire lui a faite.

Il arrive même que le peuple qui conquiert un autre peuple sert,

en le conquérant, le sentiment patriotique de cet autre peuple lui-même. Quand la France conquiert la Bretagne, c'est pour se défendre contre l'Angleterre. Or les Bretons n'aimant pas les Anglais, c'est le patriotisme même des Bretons, ou une partie de ce patriotisme que la France prend à son compte en conquérant la Bretagne. Quand la Prusse conquiert la Bavière, c'est pour se défendre contre la France ; mais c'est aussi pour défendre contre la France la Bavière elle-même. Dans ce cas le peuple le plus faible -- et cela c'est vu — devrait aller au devant de la conquête et se fondre dans le peuple le plus capable de le défendre.

Les cas varient à l'infini ; mais le principe est toujours le même : aimer son petit pays, l'aimer comme les circonstances permettent de l'aimer, l'aimer même dans un grand qui l'a annexé, quand ce grand pays vous permet de l'aimer pratiquement encore par la liberté poli-

tique qu'il vous laisse ; mais toujours aimer sa petite patrie ; c'est le fond même, inaltérable, du sentiment patriotique ; tout le reste ne fait que lui donner une couleur nouvelle ou une nouvelle physionomie.

— La France est ma patrie.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la France est le pays qui contient, qui protège, qui favorise, qui aide à vivre, qui fait participer à sa vie puissante et brillante le coin du monde que j'aime le plus.

Il y aurait même ici un mot à dire de ceux qui n'ont pas de petite patrie, qui, par exemple, Français, ne sont d'aucune province, ni non plus de Paris. Il y a de ces êtres singuliers. Je le sais bien, puisque j'en suis. Les enfants de fonctionnaires sont conçus à Laon, naissent à Draguignan, sont élevés à Laval, Mâcon, Nancy et Bordeaux et s'établissent à Toulouse. Leur patriotisme ne peut pas être local.

J'excepte relativement ceux qui ont passé un certain nombre d'années de leur enfance et surtout de leur adolescence dans la même ville. Pour ceux-là, la « petite patrie » est, je crois, le pays que l'on a habité de douze à dix-huit ans. C'est à cet âge que l'être moral se forme et que la sensibilité commence à dépasser l'enceinte de la maison domestique. Ceux-ci ont dans une certaine mesure une petite patrie. Brunetière était Poitevin, mais la petite patrie qu'il aimait était certainement Marseille. Je suis de La Roche-sur-Yon, mais ma petite patrie est Poitiers où j'ai été élevé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Ceux qui ont été tout à fait nomades n'ont d'autre pays que la France elle-même. L'un me disait : « Je suis plus Français qu'un autre, puisque je ne suis que Français ».

Je ne suis pas très convaincu de cela. Un homme de cette espèce a sans doute, rappelez-vous tout ce que j'ai écrit plus haut, cent rai-

sons d'être un très ardent patriote ; cependant, *sa sensibilité* est moins intéressée dans son patriotisme qu'elle ne l'est chez un autre. Il n'a pas la vision précise et pénétrante d'une ville où il fut enraciné, et qui, elle, est enracinée dans la France. La France a été pour lui un spectacle au lieu d'être le vaste cadre où s'inscrivait le coin de terre qu'il aimait ; la France s'est déroulée devant lui au lieu de l'envelopper ; il a, pour ainsi parler, un patriotisme cinématographique.

Ce qui arrive dans ces cas-là, du reste rares, c'est qu'il y a comme un succédané de la petite patrie. La petite patrie est remplacée par la profession. Un fils de magistrat qui fut très souvent déplacé a pour petite patrie la magistrature. Il l'a retrouvée partout avec ses traits caractéristiques toujours les mêmes, elle lui a été une habitation d'enfance et d'adolescence et c'est précisément là la définition de la petite patrie. De même, un fils d'admi-

nistrateur. Ces enfants ont une patrie professionnelle qu'ils ont rattachée très naturellement à la grande, laquelle est la mère nourricière de tous les fonctionnaires. Ceci est le cas de J.-J. Weiss, encore qu'il n'ait pas embrassé la profession de son père. Il était enfant de troupe et il adorait l'armée française ; il suivait son régiment à travers toute la France. Son régiment fut son pays, l'armée française sa province, la France sa patrie. Et celui-ci devait être bien patriote, car sa petite patrie était l'âme et le cœur de la Patrie même. Aussi le fut-il, et quarante ans après ses périgrinations à travers la France, songeant au drapeau et aux campements dans les grandes places des villages, en cours de route, s'écriait-il : « Que tes tentes sont belles, ô Israël... » La grande patrie fournit elle-même des petites patries à ceux qui n'en ont pas et qu'elle prive d'en avoir.

XIV

AUTRE OBJECTION : L'HUMANITÉ

Une objection que l'on fait souvent à l'idée de Patrie est celle-ci : « Le patriotisme empêche d'aimer l'humanité. La *societas generis humani* n'existe pas pour le patriote ». Voltaire ne manquait pas d'élever cette objection et de faire cette protestation humanitaire : « Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours, en opinant dans le Sénat : « Tel est mon avis et qu'on ruine Carthage ». Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce et soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut y

gagner sans qu'un autre perde et qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux. Telle est donc la condition humaine que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, serait le citoyen de l'Univers! »

Il serait à souhaiter, en effet, peut-être, que la volonté de puissance n'existât pas, n'existât nulle part parmi les hommes. Je ne sais pas trop, à vrai dire, ce que serait l'homme sans volonté individuelle de puissance et sans volonté collective de puissance. Je crois bien qu'il serait tellement nul que quelque espèce animale prendrait à sa place le gouvernement de la planète et le domestiquerait en un laps de temps assez court. Mais admettons qu'il fût à souhaiter que l'homme n'eût point la volonté de puissance. Le malheur c'est qu'il y a toujours eu sur la terre un certain nombre d'hommes qui ont eu cette volonté

là et que ce sont eux qui ont soumis les autres. On peut donc compter qu'il y en aura toujours et s'il est vrai qu'il doive y en avoir toujours il y aura toujours des nations, il y aura toujours des frontières. Supposez qu'à telle date toute l'humanité, fatiguée des rivalités et compétitions, s'arrête dans le repos et dans l'abstention de désir, — ç'a été à peu près l'état d'une grande portion de l'humanité, à savoir de l'Empire romain à partir du IIme siècle, — supposez donc cela. Il suffit qu'une portion minime de l'humanité sente se réveiller en elle le désir du mieux-être, il suffit qu'une portion minime de l'humanité, pour raison de climat ou de moindre fertilité du sol, se trouve mal chez elle, pour qu'elle profite de l'état de *nolonté* de tout le reste du genre humain pour se tailler, où elle voudra, un empire; et voilà les frontières rétablies. En somme les nations ne sont autre chose que des noyaux solides du genre humain qui

se sont annexé les parties molles ou devenues molles de l'humanité. Y aura-t-il toujours dans l'humanité des parties dures et des parties molles ? C'est fort à croire. Il y aura donc toujours des nations et toujours aussi, ou nécessité de patriotisme, ou nécessité de résignation à la servitude. C'est très probable.

« Le patriotisme, dit Voltaire, c'est être ennemi du reste des hommes. » Non pas, c'est être persuadé que le reste des hommes peut devenir votre ennemi ; c'est être persuadé que le reste des hommes veut être puissant. C'est une persuasion qui est d'assez bon sens et qui est fondée sur l'observation.

— Mais remplacer cette défiance réciproque par une confiance réciproque ne vaudrait-il pas infiniment mieux ?

— Assurément ! Mais il est d'un optimisme qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez M. de Voltaire et que certainement, même en écrivant ce que je viens de rapporter,

il n'avait point, de croire que cette confiance réciproque ne soit pas une illusion et que de cette confiance ne seront pas dupes ceux qui l'auront, pendant qu'en seront bénéficiaires ceux qui auront fait semblant de l'avoir.

En somme, même dans l'intérieur d'un pays policé, même protégé par de bonnes lois et par de bons agents de ces lois, que fait l'honnête homme ? Il n'est pas voleur ; mais il s'attend à être volé et il prend des précautions sur cette créance. Que veut-on que fasse une nation en face des autres, en régime international, c'est-à-dire en régime de libre compétition, de compétition qui ne peut être réprimée ou tempérée par aucune loi ni force légale et qui ne peut l'être que précisément par la défiance réciproque suffisamment armée pour être efficace ? Chez quelques-unes des nations, oui, le patriotisme est volonté de puissance si énergique qu'elle équivaut à une haine contre le

genre humain, ou, envers le genre humain, à un de ces amours qui ressemblent à la haine. Chez la plupart il n'est que le désir de n'être pas mangé. Chez d'autres enfin, il n'existe pas ; mais alors et vous le savez bien, il n'y a pas là confiance à l'égard des autres, mais résignation plus ou moins consciente à disparaître, indifférence à la vie, faiblesse consentant à tout par terreur de l'effort et ce que le président Roosevelt appelait « âmes en bouillie ».

— Et plût à Dieu que toutes les nations du monde eussent des âmes en bouillie de telle sorte ; car alors, ni la confiance réciproque ni la défiance réciproque n'existeraient, mais la tranquillité générale et la douceur universelle.

— D'accord ; mais de ce qu'il suffit qu'un seul peuple humain ait une âme plus violente pour que cette tranquillité universelle ne puisse pas s'établir, il faut conclure

que le genre humain ne semble pas fait pour cette douceur générale.

— Il y faut tendre.

— Oui ; la plupart des grandes et belles idées humaines sont choses qu'on ne réalisera jamais, mais qu'il y a profit à essayer de réaliser ; il y faut tendre, mais c'est précisément par le patriotisme qu'on y peut tendre réellement et réellement s'en rapprocher. Ne remarquez-vous point que le patriotisme est en raison inverse de l'esprit de faction et que la converse est vraie. Un peuple divisé est peu soucieux de l'ennemi extérieur, existant ou possible. Un peuple qui a l'œil tourné du côté d'Annibal apaise, atermoye ou oublie ses discordes civiles. S'il en est ainsi, le peuple patriote constituera, fût-il petit, une nation forte que personne ne songera guère à attaquer et le repos général sera un effet du patriotisme de ce peuple. Repos général qui n'aura rien, sans doute, de définitif, mais qui à se prolon-

ger, donne à l'humanité quelque habitude de lui et — puisqu'il ne peut s'agir que d'approximation — achemine ce repos à être proche du définitif.

Et un peuple divisé et partant faible, donnant sans cesse la tentation aux autres de le conquérir ou de le partager, ou de se le disputer, maintient à l'état permanent dans le genre humain l'esprit de compétition et d'agitation ardente. L'Italie divisée, l'Allemagne divisée, la Pologne divisée, proies s'indiquant aux conquérants, appelant en quelque sorte sur elles les ambitions des peuples forts, ont maintenu et avivé en Europe la mentalité conquérante pendant des siècles.

Tant s'en faut donc que le patriotisme soit la haine du genre humain, que sans en être l'amour, *il est comme s'il en était* l'amour ; il est, en vérité, le protecteur sans le vouloir. L'homme du proverbe américain, « l'homme qui parle peu et qui a une bonne canne » peut être consi-

déré comme très égoïste; peut-être il l'est. Mais il est un bienfaiteur de l'humanité. « Monsieur, on ne songe guère à m'attaquer. Par cela seul je maintiens la paix. Je mérite bien de l'ordre universel ».

On répond qu'il n'en est pas moins vrai que le patriotisme tend à la guerre, en ce sens au moins qu'il y fait songer sans cesse, en ce sens aussi qu'il lui arrive assez souvent d'y pousser. Or la guerre est le plus effroyable fléau de l'humanité... Religions, cause de guerres civiles; patriotisme, cause de guerres internationales ; voilà les deux germes morbides qu'il faut détruire...

Ici les penseurs qui prennent la défense de la guerre se partagent, ce me semble, en deux catégories : les uns admettent la guerre à cause du patriotisme, les autres veulent le patriotisme à cause de la guerre ; les uns maintiennent la guerre parce que la patrie peut avoir besoin de la force, les autres vantent le pa-

triotisme *pour que* la guerre subsiste, laquelle est, à leur avis, une chose excellente. Les premiers voient dans la guerre une nécessité que du reste ils regrettent; les autres y voient une institution conservatrice des vertus humaines. Les premiers disent : « Soyez patriotes pour toutes les raisons que l'on sait et résignez-vous virilement à la guerre, sans l'aimer, comme Marc-Aurèle, quand le besoin de la patrie l'exige. » Les autres disent : « Il est bien heureux que les patries existent parce que cela amène fatalement la guerre de temps en temps ; or, la guerre est salutaire *en soi*, la guerre est saine, la guerre a une vertu moralisante ; la guerre est sainte. »

Cent philosophes ont soutenu cette doctrine ; personne ne l'a exposée plus brillamment que M. Anatole France dans cette page célèbre où ses sentiments « réactionnaires » comme on dit, sa mentalité médiévale et disons mieux

son profond sentiment aristocratique s'est donné magnifiquement une libre carrière : « Les vertus militaires ont enfanté la civilisation toute entière. Industrie, art, police, tout sort d'elle. Un jour, des guerriers armés de lances de silex se retranchèrent, avec leurs femmes et leurs enfants et leurs troupeaux, derrière une enceinte de pierres brutes. Ce fut la première cité. Ces guerriers bienfaisants fondèrent ainsi la patrie et l'état. Ils assurèrent la sécurité publique. Ils suscitèrent les arts et les industries de la paix qu'il était impossible d'exercer avant eux. Ils firent naître peu à peu tous les grands sentiments sur lesquels l'Etat repose encore aujourd'hui ; car avec la cité ils fondèrent l'esprit d'ordre, de dévouement et de sacrifice, l'obéissance aux lois et la fraternité entre les citoyens. Le dirai-je, plus j'y songe et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre. J'aurais peur qu'en disparaissant cette grande et ter-

rible puissance n'emportât avec elle les vertus qu'elle a fait naître et sur lesquelles tout notre édifice social repose encore aujourd'hui. Supprimez les vertus militaires et toute la société civile s'écroule. Mais *cette société eût-elle le pouvoir de se reconstituer sur de nouvelles bases, ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes.* »

Ces paroles si graves font réfléchir et contiennent certainement beaucoup de vérité. Ce serait une toute autre humanité et sans doute inférieure par certains côtés à celle d'aujourd'hui que celle d'où la guerre aurait disparu ; Nietzsche dirait une humanité où non seulement le surhomme n'existerait plus, mais où il n'aurait ni l'occasion, ni l'idée, ni la possibilité quelconque de naître. Il y aurait le deuil de quelque chose de grand sur l'humanité

le jour où la guerre aurait été à son tour exterminée.

Cependant j'ai dit souvent que si la lutte est nécessaire à l'homme, ce qui semble vrai, assez d'occasions et de raisons de lutte, la guerre ôtée, subsistent encore, pour que l'humanité, frustrée de la guerre, ne tombe point dans le marasme que les philosophes comme Proudhon et M. Anatole France redoutent. Je reste donc de ceux qui se résignent à la guerre à cause du patriotisme et non de ceux qui maintiennent le patriotisme pour sauver la guerre. « *Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur* ». « Les guerres civiles, je l'avoue, sont la dernière des choses exécrables ». Et toutes les guerres sont des guerres civiles ; mais il faut regarder la guerre d'un œil triste et intrépide quand il y va de la patrie.

A vous résigner que gagnerez-vous ? Laissons de côté la question de lâcheté et de courage, d'hon-

neur et de déshonneur. A vous résigner que gagnerez-vous ? De ne plus faire la guerre ? Vous la ferez encore, incorporés à la nation qui vous aura conquis, contre d'autres qu'elle voudra conquérir, contre des peuples que vous aimiez peut-être et qui, eux, du moins, ne vous ont pas attaqués.

Qu'aurez-vous gagné ? D'accomplir un devoir, le devoir consistant à faire quelque chose que l'on voudrait qui fût érigé en règle universelle et étant certain que la règle universelle devrait être de ne pas combattre ? Mais celui-ci viole la loi universelle, et la viole seul, qui contraint un autre à la violer et c'est vous qui vous conformez à la loi universelle et qui êtes à son service en réprimant celui qui la viole.

Qu'aurez-vous gagné ? De sacrifier votre patrie à l'humanité et c'est-à-dire quelques-uns de vos frères à tous vos frères, ou plutôt l'amour-propre de quelques-uns de vos frères à tous vos frères ? Mais

vous ne sacrifiez point du tout votre patrie à l'humanité, mais seulement à la nation qui vous attaque, l'humanité, partagée en nations, devant subsister encore après que vous aurez été conquis et les compétitions entre ces nations devant continuer après votre disparition comme avant elle.

Le seul cas où, en vous renonçant, vous vous sacrifieriez à l'humanité, serait celui où l'univers entier, sauf vous, ne formerait qu'une seule nation. Alors, pour faire cesser la guerre ou la paix armée, renoncer à votre autonomie serait raisonnable et serait humain. Je comprendrais à peu près, au III' siècle après Jésus-Christ, une peuplade d'Orient se soumettant sans combattre à l'Empire romain.

Et encore l'histoire nous apprend, semble-t-il bien, que ces immenses empires, très salutaires, je le reconnais, à l'humanité, sont destinés à

périr vite, à se désagréger et à laisser des nations nouvelles, qui sont toujours à peu près les anciennes, se reconstituer sur leurs débris. Dès lors à quoi bon, en sacrifiant les sentiments les plus généreux, les plus nobles et les plus sains, tendre à une lointaine unification, chimérique probablement, et qui en tous cas sera fragile et éphémère? Ne vaut-il pas mieux obéir à la loi naturelle qui paraît bien être que l'humanité vive par nations séparées et par une concurrence pacifique souvent, belliqueuse quelquefois, entre ces nations diverses?

Remarquez encore que tout sentiment mis à part, un instant, pour les besoins de l'exposition, *il y a un intérêt humanitaire*, il y a un intérêt de civilisation et par conséquent d'humanité à maintenir les patries, parce que les patries représentent des mœurs de civilisation qui disparaissent avèc elles et qui ne reparaissent jamais. Voyons. Les

professeurs et instituteurs français qui s'appliquent à détruire l'idée de patrie, ou ne savent pas du tout ce qu'ils veulent, ou veulent, puisque les autres nations ne sont pas du tout de leur avis, que la France soit absorbée par l'Allemagne ou partagée entre l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. Est-ce un souhait humanitaire? Est-ce un souhait de civilisation ? Non, parce qu'il existe un génie de l'Allemagne, un génie de l'Angleterre, un génie Italien et un génie aussi de la France et que celui-ci, si bien représenté par ces professeurs et par ces instituteurs eux-mêmes, est utile à l'humanité tout entière. Toutes les fois qu'une nation disparaît, la civilisation recule.

— Concluez donc que quand la Saxe et quand la Bavière se sont fondues dans l'Empire allemand, la civilisation a reculé et que quand l'Aquitaine et que quand la Provence ont été incorporées à la France il y a eu perte pour la civilisation !

— Mais je le conclus parfaitement et c'est précisément pour cela que je dis qu'il faut toujours empêcher sa patrie, quelle qu'elle soit, de périr. En la défendant vous défendez toujours un élément de civilisation qui dans l'humanité, telle que les grandes agglomérations la feront, disparaîtra ou sera beaucoup moins actif. Quand l'agglomération a eu lieu et est évidemment définitive, votre devoir est de défendre votre grande patrie comme constituant à son tour un élément de civilisation particulier et original qu'il ne faut pas qui disparaisse, tout en maintenant autant que vous pourrez dans votre petite patrie le génie particulier qui lui est propre. Le devoir général, le devoir éternel est de défendre sa patrie, le devoir présent, pour chaque génération est de défendre sa patrie telle qu'elle existe.

Et quand le temps sera venu, malgré tout, à supposer qu'il arrive,

où l'humanité ne formera qu'une nation, alors : ou la civilisation sera détruite — j'entends la civilisation artistique et littéraire ; la civilisation scientifique, quoique plus languissante elle-même, pourra continuer — ou, précisément par la survivance latente des génies particuliers des différents peuples, aidée de ces secousses que produit toujours la volonté de puissance de tel ou tel groupe humain plus ardent que tel ou tel autre, il y aura dislocation et de nouvelles nations se formeront, ou bien revivront les anciennes.

On voit donc qu'il y a toujours devoir présent à aimer et à défendre sa patrie, *ne fût-ce même* que dans cet intérêt de la civilisation de l'humanité qui est invoqué pour qu'on l'abandonne.

Quelques-uns cependant, sous l'influence, soit des espérances humanitaires, soit de leurs idées politiques, sans renier le patriotisme, apportent au leur des réser-

ves ou des nuances qui font honneur à leur esprit, mais qui sont singulièrement dangereuses. Les uns professent une sorte de patriotisme provisoire, les autres une espèce de patriotisme conditionnel. Les uns disent : « Il faut à la fois aimer sa patrie et désirer le jour où l'humanité ne sera qu'une famille et où tous les drapeaux seront brûlés dans un feu de joie. » En d'autres termes : il faut à la fois aimer sa patrie et souhaiter qu'elle disparaisse. Ce n'est aucunement contradictoire comme idée ; mais c'est tellement contradictoire comme sentiment que je ne sais rien de plus dévirilisant ni de plus ruineux. A élever les enfants ainsi, on les habituera à vivre dans un perpétuel conflit de devoirs et il y a à craindre que le devoir choisi ne soit celui qui sera le plus facile à remplir : « J'aime bien mon pays ; mais comme j'adore aussi l'humanité, je reste tranquille, ce qui est du reste conforme aux intérêts de

ma santé. » Voilà le raisonnement ce me semble inévitable où conduit le patriotisme provisoire.

C'est ici qu'il faut faire intervenir quelque peu de la doctrine cornélienne ou si vous voulez de la tendance générale de Corneille. Pour Corneille, non seulement le devoir est difficile, mais c'est ce qui est difficile qui est le devoir. Ce n'est pas exact d'une façon générale ; mais on se trompera peu, *en cas de conflit de devoirs*, en posant ce principe : quand il y a un conflit de devoirs, c'est le devoir qui coûte le plus qui est le devoir. Donc la patrie avant l'humanité. Ne souhaitons *que comme une chose qui ne dépend pas de nous* que l'humanité devienne fraternelle ; souhaitons et voulons comme une chose qui dépend de nous tous les jours que notre patrie soit bienfaitrice de l'humanité par son génie inventif en sciences et en arts et qu'elle n'envisage jamais sa disparition d'un œil tranquille.

Le patriotisme, que j'ai appelé conditionnel, consiste en ceci : j'aime ma patrie selon les raisons que j'ai de l'aimer. J'aime ma patrie, par exemple, parce que je suis républicain et que c'est ma patrie qui a proclamé l'égalité parmi les hommes et la souveraineté nationale. J'aime ma patrie, par exemple, parce qu'elle fut le pays par excellence, pendant des siècles, de la fidélité dynastique. J'aime ma patrie, par exemple, parce qu'elle est la fille aînée de l'Eglise; etc. Ce patriotisme n'a pas l'air conditionnel, au premier abord, il n'a l'air que fondé en raison. Mais parce qu'il est fondé en raison, il est conditionné et parce qu'il est conditionné il est conditionnel. Car, enfin, dire : j'aime mon pays parce qu'il a telle qualité ; c'est dire : s'il n'avait pas la qualité que j'aime en lui je ne l'aimerais pas ; et c'est dire : quand il n'aura plus la qualité que j'aime en lui, je ne l'aimerai plus. Le bon républicain

qui dit : « J'aime la France parce qu'elle a proclamé les principes de 1789 ne s'imagine pas être un émigré. » Il l'est exactement autant et aussi bien que celui qui dit : « J'aime la France parce qu'elle est dynastique » et qui, en conséquence, émigre dès que la France a cessé d'être dynastique. Il l'est tout autant et aussi bien que celui qui dit : « J'aime la France en tant que fille aînée de l'Eglise » et qui, en conséquence, émigre dès que la France a rompu avec Rome. Au fond, et très réellement, les trois hommes que je viens d'envisager ne sont pas Français, quoi qu'ils en croient ; le premier a pour patrie la Déclaration des Droits de l'homme, le second la Royauté et le troisième le Catholicisme et ils font seulement bénéficier la France de ceci, selon les temps, qu'elle est catholique, royaliste ou égalitaire.

Sans doute, après tout, si votre pays n'avait rien du tout que vous

puissiez aimer en lui, vous ne pourriez cependant pas l'aimer lui-même. Je l'accorde ; cependant, il ne faut pas trop analyser les raisons que vous avez d'aimer votre pays si vous ne voulez pas arriver vite à aimer, non lui, mais les raisons qui vous le font aimer, ce qui est risquer, le cas échéant, de ne pas l'aimer lui-même. C'est tout à fait le mot que Chamfort attribue à un amant très bon psychologue. Sa dame lui dit : « *Ce que j'aime en vous*, c'est..... — Arrêtez-vous, je vous en supplie. Si vous le savez, je suis perdu ». Evidemment ! Si vous ne m'aimez pas parce que c'est vous, parce que c'est moi ; si vous m'aimez en raison de qualités que vous avez découvert que j'ai et que vous pouvez découvrir demain que je n'ai pas, je suis aussi inquiet que possible relativement à notre amour.

— Il faut donc aimer son pays aveuglément ?

— Au fond, oui bien, comme

son père ou comme sa mère. Il faut l'aimer — et c'est très facile — quel qu'il soit, en se rendant compte des raisons qu'on a de l'aimer et de telle sorte, cependant, qu'on se dise que, si l'on ne démêlait aucune raison de l'aimer, on l'aimerait encore.

C'est pour cela que l'amour de la petite patrie est le fond même du patriotisme, la petite patrie étant celle qu'on aime instinctivement et qui n'a pas besoin d'être admirable pour être admirée et d'être aimable pour qu'on l'aime.

XV

PATRIOTISME-LIBÉRALISME

Il n'en est pas moins vrai qu'il est singulièrement bon, sinon nécessaire, que la grande patrie ne vous force pas, par des imprudences, des sottises et des exigences tyranniques, à ne l'aimer que *quand même* et que *malgré tout*. Il ne faut pas qu'elle exige trop de nous l'amour gratuit. C'est à cause de cela que chez les modernes *libéralisme et patriotisme se confondent*.

Chez les anciens, le patriotisme était un dévouement, au sens complet du mot, de l'individu à l'Etat; et cela pouvait être parce que l'individualisme existait à peine, tout au moins était peu développé et qu'il n'y avait pas de très grandes différences d'un homme à un

autre. Proportions gardées, la cité était une ruche ou une fourmilière ; les citoyens des fourmis ou des abeilles n'ayant pas d'autre âme que l'âme commune de la fourmilière ou de la ruche.

De nos jours, dans une nation où il y a des catholiques, des protestants, des musulmans, des juifs, des spiritualistes, des matérialistes, des sceptiques, des républicains, des monarchistes, des socialistes, comment voudrait-on que tous ces hommes eussent un lien commun et comment l'Etat prétendrait-il imposer à tous ces individus une prétendue âme commune qu'il devrait d'abord supposer et inventer et construire de toutes pièces. Dans les nations modernes, l'âme commune, l'unité morale n'existe pas.

— Alors la patrie n'existe pas.

— Elle peut exister dans quelque chose de commun encore, dans quelque chose qui fasse encore communauté, union et unité, et

c'est à savoir précisément le respect égal de toutes ces façons diverses de penser et de sentir. L'unité morale d'un pays moderne c'est la diversité morale respectée par tous. Je n'aime pas mon pays monarchique, étant moi-même républicain ; mais je l'aime en tant que me permettant d'être républicain et de prêcher la république tant que je voudrai. Je n'aime pas mon pays catholique, étant moi-même protestant ; mais je l'aime en tant que ne faisant aucune différence de traitement entre moi protestant et un catholique. *La liberté d'être différent est ce qui maintient unis des êtres qui diffèrent.*

Le patriotisme moderne n'est et ne peut être que l'amour d'un pays libre et d'un Etat libéral.

Et par suite, qui aime son pays doit être passionnément libéral, de crainte que le despotisme ou des tendances despotiques n'aliènent des citoyens qui peuvent se dire : « C'est ailleurs que nous serions

libres ; c'est ailleurs qu'est notre patrie ; *ubi libertas ibi patria* ».

De sorte qu'en définitive, le patriote moderne, c'est le libéral et le patriotisme moderne, c'est le libéralisme.

Ainsi se rejoignent, non pas jusqu'à se confondre, mais jusqu'à être unis d'une connexion intime et irréfragable, l'amour de nous-mêmes, l'amour et le respect de notre pensée et de notre foi et l'amour de notre patrie. Ainsi se vérifie exactement le mot profond du poète latin (quand bien même il n'y aurait pas mis tant de profondeur) : « Si nous voulons être chers à notre patrie et à nous-mêmes ».

Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

TABLE

		Pages.
I	Quoique en France	5
II	La patrie matérielle	10
III	La patrie spirituelle	13
IV	Critique de l'idée de patrie	16
V	L'histoire de la patrie est la patrie	21
VI	La religion	26
VII	La langue	33
VIII	Les arts	41
IX	La science	46
X	Tache de l'antipatriotisme	52
XI	Patriote malgré qu'il en ait	55
XII	Grande patrie et petite patrie	58
XIII	Objections	66
XIV	Autre objection : l'humanité	75
XV	Patriotisme-libéralisme	100

La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier

54655306

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

LES DIX COMMANDEMENTS

De la Patrie

DEUXIÈME ÉDITION

140

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 et 9, Rue de l'Éperon, 7 et 9

Tous droits réservés

Pour paraître en 1910-1911 :

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

Les Dix Commandements

FORMANT UNE SÉRIE DE DIX VOLUMES
PETIT IN-12 COURONNE A 1 FR. LE VOLUME

I. — **DE L'AMOUR DE SOI.** (Paru.)
(Tu l'aimeras Toi-même).

II. — **DE L'AMOUR.** (Paru.)
(Tu aimeras ta Compagne).

III. — **DE LA FAMILLE.** (Paru.)
(Tu aimeras ton Père, ta Mère et tes Enfants).

IV. — **DE L'AMITIE.** (Paru.)
(Tu aimeras ton Ami).

V. — **DE LA VIEILLESSE.** (Paru.)
(Tu aimeras les Vieillards).

VI. — **DE LA PROFESSION.** (Paru).
(Tu aimeras ta Profession).

VII. — **DE LA PATRIE.** (Paru).
(Tu aimeras ton Pays).

VIII. — **DE LA VERITE.**
(Tu aimeras le Vrai).

IX. — **DU DEVOIR.**
(Tu aimeras le Devoir).

X. — **DE DIEU.**
(Tu aimeras Dieu).

Il sera tiré de chaque volume :

Douze exemplaires numérotés sur Japon impérial au prix de **5** francs,

et Vingt-cinq exemplaires numérotés sur Hollande au prix de **3** francs.

Imp. E. Durand, 46, rue St-André-des-Arts, Paris.